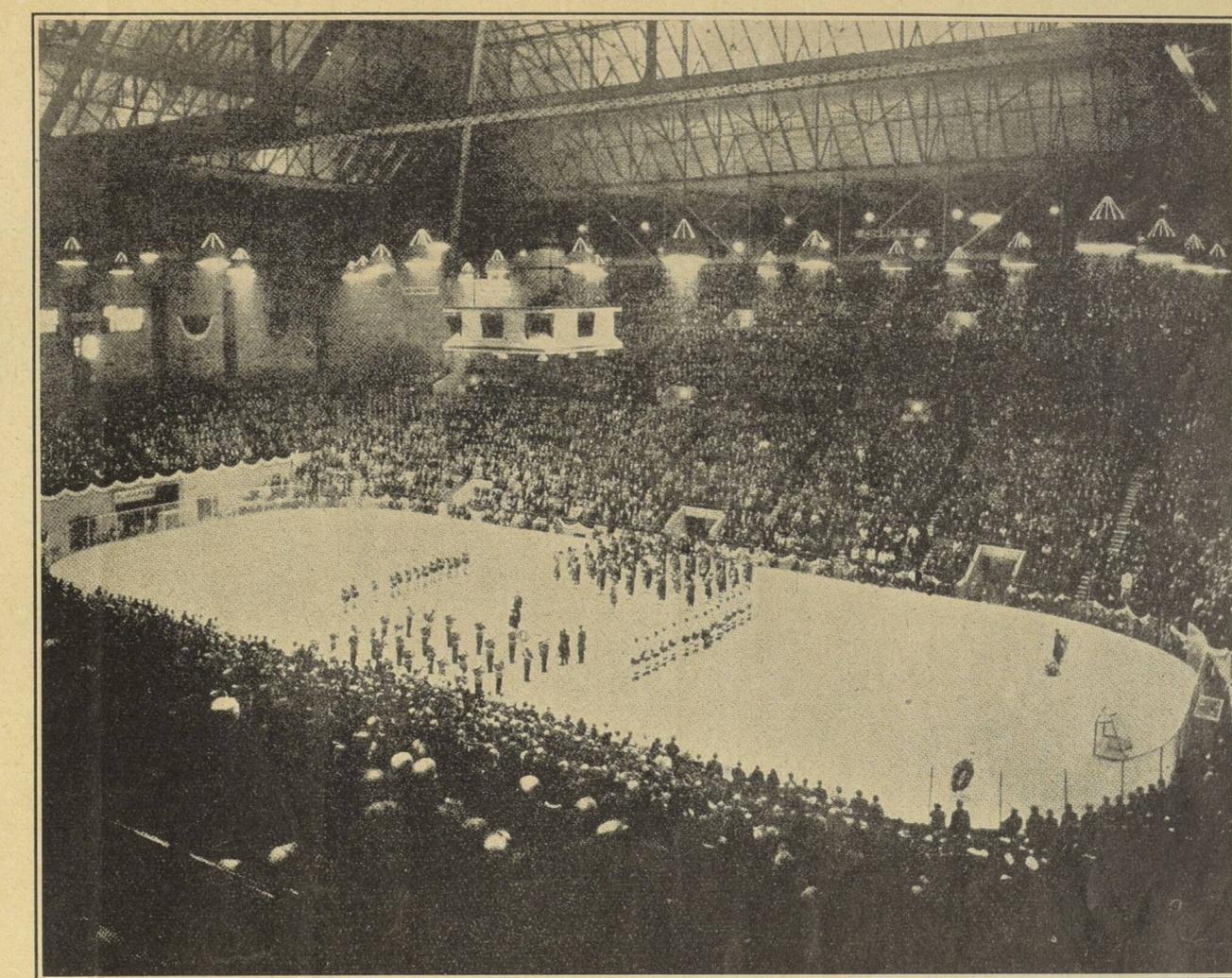


AUSSEI bien le dire tout de suite: j'adore le hockey. Non seulement parce c'est notre sport national et que l'équipe des *Canadiens*, dont je suis un chaud partisan, a contribué, plus que toute autre, à le bien faire connaître, mais aussi et surtout parce que le hockey est, en soi, un jeu brillant, coloré, savant et rapide. Mais je me garde bien de ne pas pousser trop loin ce goût que j'ai du hockey. Je suis encore capable, grâce à Dieu, de reconnaître la valeur et d'applaudir intérieurement les beaux coups de toutes les équipes qu'on oppose aux *Canadiens*. Je n'en suis pas encore à souhaiter que le gros Leduc et l'impulsif Gagnon exterminent, en une seule partie, tous les joueurs qui cherchent à compter des points pour leur équipe, et à huer les joueurs ennemis qui bousculent au passage quelques-uns de mes favoris, sachant fort bien qu'eux-mêmes ne se gênent aucunement pour faire la même chose. En un mot, j'aime le hockey, je me réjouis des victoires des *Canadiens*, mais je ne suis pas du tout ce qu'on appelle un «fan», c'est-à-dire un partisan violent, fanatique, partial jusqu'à la bêtise et la rage.

Mon impassibilité relative et mon impartialité me permettent de voir les qualités et les défauts de notre jeu national, car comme tous les sports, il a des défauts.

Je sais que certains chroniqueurs sportifs américains lui reprochent sa violence. Ce reproche, venant des Américains, est assez inattendu, eux qui ont fait du rugby un vrai jeu de massacre, le plus violent qui soit au monde. Il est certain que dans cette lutte corps-à-corps qu'est le hockey, il s'échange des coups et des coups parfois assez rudes, mais ceux qui les donnent, comme ceux qui les reçoivent, sont des hommes 100% qui ne sont pas aussi faciles à démolir que le fameux Rosaire de la radio. D'ailleurs, les punitions sont sévères et, somme toute, les accidents graves sont excessivement rares.

C'est plutôt sur le chapitre des punitions que porterait mon premier reproche au hockey, alors qu'on laisse trois joueurs aux prises avec cinq, chose qui ne se voit dans aucun autre sport; sur celui



Les «Canadiens» et les «Toronto» en présence, avant d'engager la première joute de hockey disputée à «Maple Leaf Gardens», aréna de Toronto.

En Marge du Hockey

Quelques vérités bonnes à dire, par Henri Martin

des séries de matches éliminatoires que porterait mon second; et sur celui de l'antagonisme entre *Maroons* et *Canadiens*, mon troisième.

Ne vous semble-t-il pas un peu ridicule que huit équipes s'escriment furieusement pendant quatre mois pour en éliminer deux? Une fois close la saison régulière, c'est une autre saison qui commence, car les six des huit équipes qui restent en lice doivent encore livrer une vingtaine de combats avant que soit trouvée l'équipe victorieuse. C'est ainsi qu'il peut arriver que les deux avant-derniers clubs de l'année battent les deux premiers, pour peu que ces deux clubs soient fatigués ou qu'ils aient perdu, à la suite d'accidents ou de maladie, leurs meilleurs joueurs. C'est ce qui advint, en 1932, aux *Canadiens*. Et, l'année précédente, les *Canadiens* remportèrent le championnat en battant une équipe sur laquelle ils n'avaient pu remporter une seule victoire pendant toute la saison régulière. Evidemment, ces parties éliminatoires font l'affaire des partisans enthousiastes,

des joueurs mêmes qui participent aux recettes, et des «Arenas», mais ils amoindrissent l'intérêt que pourraient présenter les parties régulières si seules les deux équipes de tête se rencontraient en finale. L'unique ambition d'un club, somme toute, est de ne pas finir la saison en queue de sa ligue. Troisième, il a autant de chance que n'importe quel autre de remporter le championnat et d'anéantir ainsi, en quelques parties, tous les efforts du club qui s'est maintenu en première place pendant quatre mois.

Le club *Canadiens*, dont on veut faire à tout prix un club canadien-français à opposer au club des *Maroons*, essentiellement canadien-anglais, est en réalité un club bilingue. Son nom prend ainsi tout son sens: Canadiens! Nos compatriotes de langue anglaise sont aujourd'hui aussi fiers que nous-mêmes du titre de Canadien. Pour ma part, je préfère mille fois considérer mon club comme un club bilingue, c'est-à-dire formé de joueurs appartenant aux deux grandes races du pays. Ce fut tou-

jours d'ailleurs, comme l'écrivait Frederick Edwards dans *MacLean's Magazine*, l'idée de George Kennedy qui prétendait que la meilleure équipe de hockey du monde devait grouper des joueurs français et anglais. Depuis Kennedy jusqu'à Dandurand-Cattarinich-Létourneau et Cattarinich-Dandurand, la tradition s'est maintenue, et c'est ainsi que l'on voit aujourd'hui, sur l'équipe des *Canadiens*, des Leduc, des Joliat, des Larochelle et des Gagnon mêlés à des Burke, des Morenz, des Carson et des Hainsworth.

Si tout le monde voyait les *Canadiens* comme une équipe bilingue, ils attireraient évidemment moins de foule à Montréal, une foule avide de s'injurier et de crier sa haine, mais ce serait une excellente chose pour l'entente cordiale qui doit régner entre les deux races qui vivent côte à côte dans la métropole du Canada bilingue, et l'on n'entendrait pas cette foule applaudir quand l'une des deux équipes de Montréal est battue par une équipe américaine!